

Le succès inattendu des théories de l'effondrement

Pour les « collapsologues », notre civilisation, fondée sur les énergies fossiles, disparaîtra dans les années 2030. Une pensée qui rencontre de plus en plus d'écho auprès du grand public

ENQUÊTE

C'est une vision qui donne le vertige. Et provoque un abattement teinté de sidération. Celle d'un monde où les infrastructures n'existent plus à grande échelle, ni les institutions telles que nous les connaissons. La dernière goutte de pétrole a été brûlée, la nourriture et l'eau potable se sont raréfiées, la lumière électrique, les ordinateurs et les voitures apparaissent comme un lointain souvenir. Les guerres, les épidémies et les famines ont décimé la moitié de la population mondiale. Ce scénario n'est pas celui du roman post-apocalyptique *La Route* de Cormac McCarthy. C'est l'une des thèses de « l'effondrement » de notre civilisation, défendue par des chercheurs, des experts et quelques hommes politiques, qui rencontre un succès inattendu auprès du grand public.

En quelques mois, ce terme, ainsi que celui de « collapsologie » (du latin *collapsus*, « tombé en un seul bloc »), est devenu incontour-

nable. On l'a entendu dans la bouche du premier ministre Edouard Philippe, faisant référence à l'ouvrage du biologiste et géographe américain Jared Diamond, *Effondrement* (Gallimard, 2006) ou dans l'appel de 200 personnalités pour sauver la planète, publié dans *Le Monde* en septembre 2018. Un podcast, *Présages*, et une Web-série documentaire, *Next*, lui sont consacrés, les groupes Facebook se multiplient sur le sujet, comme *Transition 2030*, *La collapso heureuse* ou *Adopte un collapso*, des « apéros collapso » sont organisés. Un module vient d'être créé sur le sujet dans deux masters de l'université de Cergy-Pontoise, en Ile-de-France.

UNE NOUVELLE SCIENCE

Un engouement cristallisé autour de la succession de catastrophes liées au dérèglement climatique depuis l'été dernier, de la démission fracassante de Nicolas Hulot ou du mouvement des « gilets jaunes ». Mais cet emballement s'explique surtout par le succès de l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer* (Seuil, 2015) de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, vendu à 60 000 exemplai-

La maison autonome d'Amélie Bourquard, de Philippe Eveilleau et de leurs deux enfants, à Saint-Sève (Gironde), en janvier.

EUGÉNIE BACCOT
POUR « LE MONDE »

res, essentiellement en France et en Belgique. Les auteurs y définissent ce qu'ils considèrent comme une nouvelle science interdisciplinaire, la « collapsologie ».

En compilant des études, des faits, des prospectives, ils assurent que l'on assistera, pour certains au plus tard dans les années 2030, à un effondrement mondial et systémique de la civilisation thermo-industrielle, fondée sur les énergies fossiles. « *Cela signifie que dans tous les pays du monde, les besoins de base (alimentation, eau, logement, etc.) ne seront plus fournis, à un coût raisonnable, à une majorité de la population par des services encadrés par la loi* », explique Yves Cochet,

ancien député et ex-ministre de l'environnement, qui dirige aujourd'hui l'Institut Momen-tum, un cercle de réflexion. Quelle sera l'étincelle ? « *Les déclencheurs possibles sont multiples* », affirme le mathématicien. Ce processus pourrait démarrer avec une crise financière plus importante que celle de 2008, la fin des énergies fossiles, un relargage rapide de méthane depuis la toundra sibérienne qui augmenterait brutalement la température mondiale ou encore une crise sociale d'ampleur inédite.

L'idée n'est pas neuve. Elle trouve ses racines dans les années 1970, dans un contexte de peur d'un hiver nucléaire.

En 1972, le rapport Meadows « Les limites à la croissance » annonçait un effondrement de nos ressources et de nos économies pour les années 2030 si nous poursuivions le même mode de vie. Les rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat n'ont ensuite cessé de tirer la sonnette d'alarme quant à l'emballlement de la machine climatique.

L'ÈRE ANTHROPOCÈNE

Tous les indicateurs sont d'ores et déjà au rouge : la température mondiale s'est élevée de plus de 1 °C depuis l'ère préindustrielle, la concentration en CO₂ de l'atmosphère a atteint un niveau inégalé

depuis 800 000 ans, 60 % des vertébrés ont disparu depuis 1970 et probablement plus de 75 % des populations d'insectes volants en trois décennies en Europe, ce que l'on nomme la sixième extinction de masse. De sorte que la Terre est entrée dans une nouvelle ère, l'anthropocène, où l'humanité est la principale force de mutation de la planète. Les collapsologues citent également la consommation effrénée de matières premières, la démographie galopante, les migrations en hausse, la fragilité du système économique et financier...

Autant de données qui leur font dire que l'effondrement est déjà en cours. « *Il s'agit d'un processus*



« En un été, on a vendu la maison, la bagnole et on est partis »

Face à un monde qui « va dans le mur », Amélie Bourquard et Philippe Eveilleau ont construit leur foyer autonome en électricité et en eau

REPORTAGE

SAINTE-SÈVE (GIRONDE) -
envoyée spéciale

Les poupées entassées sur le lit, la robe de princesse accrochée à un cintre, la dinette : Lisa, blondinette de 5 ans, exhibe un à un les trésors que renferme sa chambre, semblable à tant d'autres. A un détail près : les murs et les sols sont en terre, sable et paille. Quelques brins affleurent sous le tapis – l'enduit de finition n'a pas encore été posé. C'est dans le bourg de Saint-Sève (Gironde) que ses parents, Amélie Bourquard et Philippe Eveilleau, et son grand frère Côme, ont entrepris un changement de vie radical : bâtir une maison autonome pour évoluer au plus près de la nature. Une manière de « retrouver du sens » alors que « le monde va dans le mur ».

« *Quand on voit qu'on détruit la planète et que les gouvernements ne font rien, on se dit que tout va*

s'écrouler un jour », expose calmement Amélie, 38 ans. Cette pensée ne lui enlève pas sa bonne humeur. « *Je me sens bien dans mon havre de paix* », sourit-elle.

Dans la chaleureuse demeure, tout a été conçu pour économiser les ressources. L'eau de pluie sert à boire et à se laver. Les toilettes sont sèches, le frigo est à l'arrêt en hiver et les équipements électroménagers réduits au strict minimum – pas de lave-vaisselle, de lave-linge ni de télévision. L'électricité provient de six panneaux solaires, le chauffage d'un poêle à bois. « *Nous ne sommes pas raccordés aux réseaux* », explique Philippe, 47 ans. *L'hiver, quand il y a peu de soleil, il faut faire attention à l'électricité, et l'été à l'eau, vu que nous n'avons que deux cuves de 8 m³.* »

Côté nourriture, la famille produit des fruits et légumes (topinambours, poireaux, salades, fraises...) dans son terrain de 1,5 ha, travaillé en permaculture – l'art d'aménager un endroit de ma-

nière durable. Une haie de 200 arbres plantés par la famille délimite la parcelle, la protégeant notamment des pesticides de l'agriculteur voisin. Trois poules pondent des œufs tous les jours, mais les abeilles de la ruche ont succombé l'automne dernier. « *Nous avons abandonné l'idée d'être autonomes en nourriture, et encore moins de vivre de notre production* », annonce Philippe, évoquant la roquette dévorée par les ravageurs ou les carottes qui n'ont pas pris.

« Un pas de côté »

La famille se qualifie plus de « transitionneurs » que de « collapsologues » – ceux qui pensent que notre civilisation va s'effondrer. Ce terme, Amélie l'a découvert il y a deux ans, en lisant l'ouvrage de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer* (Seuil, 2015). « *Cela a confirmé l'intuition que nous avions eue, que nous ne pouvions plus vivre de la même façon* », explique-t-elle. Un

« *pas de côté* » qu'ils ont effectué dès 2006. A l'époque, le couple vit à Paris et travaille pour la banque Natixis. Il est prestataire informatique et elle responsable de communication. Il vient de Laval, fils de restaurateurs. Elle est originaire de Reims, fille d'une greffière et d'un chauffeur de bus. Le déclic est venu de leur assiette. « *On vivait hors sol, je ne connaissais plus les saisons des légumes, cela m'a perturbé et déprimé* », confie Philippe.

Ils déménagent alors près de Bordeaux et s'inscrivent dans une association pour le maintien d'une agriculture paysanne. « *On a acheté une maison en bois, avec un crédit sur vingt-cinq ans et une Prius [voiture hybride]. On était des écolos bobos* », s'amuse Amélie. C'est le stage de permaculture qu'effectue Philippe qui le « transforme complètement » : « *J'ai décidé de tout quitter. En un été, en 2012, on a vendu la maison, la bagnole, j'ai été viré de mon boulot et on est partis* ». Débute alors une aventure

d'une année et demie : celle d'un chantier collaboratif pour construire une « maison bioclimatique » à Saint-Sève. Un ajustement délicat pour Côme. « *A la fin du chantier, quand on s'est retrouvés tous les trois, il ne se sentait pas chez lui* », confie sa mère. Aujourd'hui, le garçon de 11 ans est épanoui. « *C'est cool d'avoir un grand terrain pour s'amuser, assure-t-il en nourrissant les poules. Mes copains ont tout de suite kiffé la maison, même si certains au colège se sont moqués de la paille, en disant que c'était pour les petits cochons* ». Des railleries qui ne l'atteignent pas car, assure-t-il, « *nous devons prendre soin de l'environnement dans lequel nous vivons* ».

Les réactions de l'entourage ne sont pas toujours évidentes. Il y a la famille d'Amélie qui ne comprend pas ses choix – « *au début, ils nous prenaient pour des fous* ». Les amis, dont ils s'éloignent car « *on n'avait plus rien à se dire* ». Les grands-parents, auxquels il faut

demander d'offrir aux enfants des « *moments de partage* » plutôt que des « *objets en plastique* ».

Amélie Bourquard reconnaît « *des paradoxes* » : « *On utilise Internet et on a gardé deux voitures, même si on fait du covoiturage avec les voisins* », admet-elle. Elle se rend quatre jours par semaine à Bordeaux, où elle est responsable de la communication de France Active Aquitaine, une association de finance solidaire.

Son conjoint, désormais auto-entrepreneur, conçoit des sites Web et produit des albums de musique. S'ils ne votent pas, ils sont en revanche très investis dans le tissu local et associatif. Amélie envisage d'ouvrir une épicerie collaborative pour ne plus dépendre d'Intermarché. En attendant, elle fait partie d'un groupement d'achats pour s'approvisionner en vrac. A défaut de sauver le monde, le couple compte bien agir pour sa famille et ses voisins. ■

AUDREY GARRIC



qui a commencé, qui n'a pas encore atteint sa phase la plus critique et qui sera graduel», estime l'ingénieur agronome de formation, Pablo Servigne, soulignant que «les effondrements de civilisation, comme [celles] des Mayas et des Romains, se sont toujours faits sur plusieurs décennies». Le chercheur n'exclut pas pour autant un «scénario plus catastrophiste». Celui d'un effondrement brutal de notre civilisation. Selon lui, la configuration de notre société occidentale, où tout est «interconnecté» du fait de la mondialisation – flux économiques, d'informations, de matériaux, de ressources, etc – vient «accélérer et aggraver la dynamique de rupture».

Une rupture qui sera d'autant plus «violente» que «personne n'est préparé», selon Julien Woinet, auteur de *Pourquoi tout va s'effondrer* (Les Liens qui libèrent, 2018). L'ex-banquier de 24 ans se consacre désormais à la protection des océans. Il considère que nos représentants «vont à l'inverse de ce qu'il faudrait faire» en menant des politiques de croissance, quand il faudrait prendre «des mesures impopulaires» comme, par exemple, «diviser par dix le niveau de vie de la population». A l'instar de ses confrères collapsologues, il ne croit pas aux politiques de transition écologique – «Il est trop tard».

«MISE EN RÉCIT D'ALERTE»

La question pour eux n'est désormais plus de savoir si la catastrophe va survenir, mais comment l'amortir et vivre avec. Contrairement aux survivalistes américains qui construisent des bunkers et font des réserves de nourriture pour faire face seuls à un monde post-carbone, les collapsologues français défendent des valeurs comme l'entraide, le partage, la résilience ou encore la décroissance. Ils prouvent la création de petites communautés autosuffisantes en énergie et en nourriture, sur le

«IL S'AGIT D'UN PROCESSUS QUI A COMMENCÉ, QUI N'A PAS ENCORE ATTEINT SA PHASE LA PLUS CRITIQUE ET QUI SERA GRADUEL»

PABLO SERVIGNE
ingénieur agronome

modèle de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique).

Selon Pablo Servigne, la spiritualité a aussi un rôle à jouer dans cette transition. «Notre rapport au monde, aux autres êtres vivants, qui nous voulons être en tant qu'individu, sont des questions fondamentales, qui ne sont pas réservées uniquement aux religions et qui ressortent forcément lorsqu'on évoque la possibilité de fin du monde», estime le chercheur, également coauteur du livre *Une autre fin du monde est possible* (Seuil, 2018), vendu à 25000 exemplaires, qui apporte des pistes pour vivre «serenement l'après».

L'appellation de «science» dont se revendique la collapsologie est loin de faire l'unanimité parmi les universitaires. Elle relève plutôt de la «mise en récit d'alertes» qui peut permettre de «susciter une prise de conscience de la population», juge l'historien de l'environnement Jean-Baptiste Frescoz. Pour le chercheur au CNRS, le mouvement mélange deux processus très différents : le changement climatique qui est avéré et l'épuisement des ressources, en particulier du pétrole, qui est toujours repoussé à plus tard. Plutôt qu'un effondrement, la crise environnementale est surtout «une violence lente qui touche déjà les plus pauvres». Une chose est certaine : la planète et l'humanité sont mal en point, collapsologie ou pas. ■

CÉCILE BOUANCHAUD
ET AUDREY GARRIC

Une volonté d'agir vécue comme une urgence

Pour beaucoup, la prise de conscience de l'effondrement mène à des choix de vie drastiques

TÉMOIGNAGES

Avant», quand Ingrid se levait, elle s'installait dans son coin de jardin de banlieue parisienne et écoutait les mélanges zinzibuler. «En l'espace de cinq ans», les matins de cette mère de famille de 44 ans sont devenus silencieux. «Le ciel s'est vidé», déplore celle qui a mis du temps avant de le réaliser pleinement. Il a fallu attendre la lecture d'une tribune du mathématicien Yves Cochet, éphémère ministre de l'environnement du gouvernement Jospin, pour que «la prise de conscience s'opère».

Cette chargée de vulgarisation scientifique se souvient précisément du jour : le 4 novembre 2018. A peine réveillée, smartphone en main, Ingrid lit attentivement le texte du militant écologiste, qui prédit «la fin du monde tel que nous le connaissons (2020-2030)». «J'ai réalisé que l'effondrement de notre société était déjà en cours, comme si je voyais d'un coup le mur dans lequel on était en train de foncer», résume la quadragénaire.

A l'instar d'Yves Cochet, de nombreux théoriciens, regroupés sous le nom de «collapsologues», étudient depuis plusieurs années l'effondrement possible de notre civilisation industrielle. Hier cantonné aux milieux universitaires et militants, ce discours d'un effondrement généralisé gagne du terrain.

Pour sonder ce mouvement encore non quantifié, *Le Monde* a lancé un appel à témoignages, qui a suscité un engouement rare – près de trois cents récits sont arrivés en quelques heures. Dans la multitude de ces histoires singulières, s'est dessiné un portrait de groupe, composé majoritairement d'hommes, exerçant une profession intellectuelle, établis en milieu urbain. Leur prise de conscience a eu lieu il y a quelques

mois, en même temps que se multipliaient les émissions et articles sur le sujet. Si cette base sociologique constitue, pour partie, le lectorat du *Monde*, elle recoupe néanmoins de grandes tendances de la nébuleuse des «effondristes», et correspond aux résultats d'un questionnaire mis au point par Loïc Steffan, professeur à l'université d'Albi, auquel 1600 personnes ont répondu en octobre 2018.

«Choc», «coup de massue», «énorme claque»... Pour les nouveaux «collapsologues», la découverte de ces théories a remis en cause, parfois avec violence, leur place dans la société. «Nous, les cadres, exerçant des métiers intellos, on réalise notre haut niveau d'inutilité dans le monde qui nous attend demain», constate Vanessa, ancienne Parisienne de 40 ans, qui se projette, non sans difficulté, dans «un monde où le lien à la terre et à la débrouillardise seront valorisés». Quand elle pense à sa «vie d'avant», cette mère de famille installée depuis 2015 à Carnoux-en-Provence (Bouches-du-Rhône), se souvient de «commandes hebdomadaires sur Amazon», «de nombreux voyages à l'étranger» et «de gaspillage outrancier». «Comme plein de gens, je me disais que vivre, c'était consommer», se souvient Vanessa.

Sortir du déni

De cette «existence passée», beaucoup disent éprouver un sentiment de «honte», à la hauteur du contraste entre l'existence qu'ils ont menée jusqu'ici et celle qu'ils veulent bâtir. «Qu'est-ce que je fous là?», s'est demandé Thierry, 50 ans, dont vingt passés en Asie, où il mesurait sa «réussite personnelle en fonction de celle des entreprises» pour qui il travaillait comme avocat spécialisé en droit des affaires internationales. Pourtant, au début, une forme de déni l'emporte. «Je me suis dit : 'Thu-

«NOUS, LES CADRES, EXERÇANT DES MÉTIERS INTELLOS, ON RÉALISE NOTRE HAUT NIVEAU D'INUTILITÉ DANS LE MONDE DE DEMAIN»

VANESSA
consultante en entreprise

manité s'en est toujours sortie, ça va aller, l'intelligence artificielle va nous sauver», se rappelle Vanessa, pour qui «la phase de deuil a été violente».

Les «effondristes» s'attachent cependant à aller vers une «seconde étape» : dépasser l'abattement pour passer à l'action. «L'effondrement n'est pas une fin, cela peut être une renaissance», résume Thierry. Leur volonté d'agir apparaît souvent comme une urgence – «Je crois à une approche ardente. Il faut s'y atteler immédiatement», juge le père de trois enfants. Comme beaucoup, il s'est tourné vers les groupes Facebook consacrés à la thématique. Chacun s'y approprie à sa manière les alternatives suggérées, entre petits gestes quotidiens et grands changements.

L'un des premiers «plans d'action» repose pour de nombreuses familles à «consommer moins et mieux», notamment en réduisant leur consommation de viande. Tous «boycottent» les grandes surfaces au profit des «circuits courts». Certains se mettent au défi du «zéro déchet», tentant de limiter le gaspillage et la consommation de plastique. «Nous avons adopté un mode de vie plus sobre, en allant vers l'essentiel», résume Vanessa.

Quel travail les attend dans cette vie à venir? Dylan, 21 ans, qui est «plutôt content qu'une société iné-

galitaire s'effondre», entreprend un projet de collocation avec d'autres «transitionneurs» en Bretagne. Il a interrompu ses études d'ingénieur pour «s'activer à devenir plus résilient». «Je ne vois pas l'intérêt d'étudier encore pour avoir un travail qui n'aura pas sa place dans la civilisation de demain», explique le jeune homme. Thierry, lui, «ne travaille plus pour accumuler de l'argent, mais pour seulement payer les factures». L'avocat exerce son métier trois jours par semaine.

Impression de schizophrénie

De son côté, Vanessa, consultante en entreprise, a «l'impression d'être schizophrène». Son travail consiste à «aider les entreprises à se développer économiquement». Avec son mari, elle s'est fixé d'«apprendre à être autonome d'ici à 2022». Lui, à l'instar de nombreux collapsologues, suit des stages de permaculture.

Tous les deux suivent des cours de tir. Car l'un des récits de l'effondrement est aussi celui d'un chaos dans lequel il faudra se défendre. Avant d'adopter une posture pacifiste, Thierry, «issu d'une famille de droite très traditionnelle», reconnaît qu'il a un temps pensé au survivalisme, avant de «vite percevoir le caractère individualiste dans le fait de se réfugier dans son bunker avec 3000 litres d'eau».

Et si l'effondrement annoncé ne vient pas? Pour de nombreux collapsologues, le chemin semble tout aussi important que l'objectif visé. «Ce que nous mettons en place, ce sont surtout des actions pour un monde plus égalitaire et vertueux», relativise Thierry. Pour Ingrid, ces petits et grands changements, s'ils ne changent pas la face du monde, «permettront peut-être à mes enfants de connaître le bonheur de contempler un ciel plein d'oiseaux». ■

C. BD.

PAR TIR

TOUT LE JAPON AVEC ANA

ANA (All Nippon Airways) dessert tous les jours Tokyo/Haneda au départ de Paris et des grandes villes de province*.

1^{re} compagnie aérienne japonaise**, ANA dessert 51 destinations dans l'archipel avec près de 1 000 vols/jour. Tarif unique avantageux sur les vols intérieurs.

Pour la 6^e année consécutive, ANA a été primée «Compagnie aérienne 5 étoiles» en raison de l'excellence de son service.

We Are Japan.™™

ana.fr
#WeAreJapan

ANA
Inspiration of JAPAN

Japonismes 2018

* En partenariat avec Lufthansa Group
** En nombre de passagers
*** Nous sommes le Japon

MEMBRE DU RÉSEAU STAR ALLIANCE ✨